

Adrien Klajnman

Le choix de la troisième *

L'ouvrir

C'est une première prise de parole. Voilà ce que je me suis dit lorsqu'on m'a offert de la prendre ce soir. De la reprendre, oserais-je dire d'abord, dans un écho lointain avec le début de l'analyse. Ouvrir sa gueule, même en lisant un texte, voilà une tentative ou tentation bien analysante. Un vrai péché de gourmandise qui met en appétit. Mais aux confins de la bataille avec le désir impossible, au moment tournant de suivre son désir, d'y assentir et de le vouloir, ça peut être effrayant, encore, d'ouvrir sa gueule. Un peu comme si vous adressiez une bafouille au grand Autre et que, alléchée par cette adresse, la gueule ouverte de la vie ne demandait qu'à se refermer : parce que c'est vous qui l'êtes, le signifiant à croquer, le morceau de choix du livre qui va être mangé. Pour ne pas l'être, pour se barrer de cette jouissance du signifiant que vous êtes dans le fantasme, et pour s'offrir une petite traversée – avec d'autres et pas contre tous, parce que ce serait se frapper soi-même –, il y a un truc à dire. Un mot de passe pourrait ressembler à ça. Je me propose donc de le dire, ce qui aura peut-être chance de coincer la mâchoire dévorante du crocodile. En plus, si on révèle son manque en le voilant avec du croco, ça peut même être sexy !

Le plus rassurant, c'est que je me suis aperçu que cette première prise de parole n'est même pas la deuxième, celle de l'entrée en analyse, réitérée peut-être à chaque séance. Mais en fait la troisième. Pourquoi la troisième ? J'ai trouvé une réponse dans Freud, dans « Le motif du choix des coffrets ¹ ». Pas tout à fait par hasard. Je cherchais un texte de Freud pour éclairer le motif du crime des sœurs Papin, dont parle Lacan dans sa vie antérieure, en 1933 ². Je me demandais comment il est possible d'interroger « l'énigme humaine du sexe », la castration, le côté sectionné et mal foutu du sexuel en châtrant carrément, comme le font les bacchantes.

Enfermées et collées dans leur délire, les sœurs Papin taillaient les chairs, arrachent les yeux et exhibent les sexes. Comment un îlot d'âmes siamoises, véritable hydre à deux têtes d'une folie à deux engendrée dans un

nid de paranoïaques, pouvait-il ressurgir dans le réel d'une scène de crime ? Par quelle opération signifiante ce qui a été forclos dans une famille décompletée, fermée au reste de la société, pouvait-il être aspiré dans un trou et ressurgir à ciel ouvert ? Voilà en tout cas un bel exemple de ségrégation massive, qui est loin d'être seulement sociale. Mais n'est pas fou qui veut. Je n'ai donc pas suivi cette piste et me suis fixé en 1913, sur le troisième coffret freudien : celui qui renferme une femme si singulière, et qui s'impose.

Je me sers du coup de Freud, du père de la psychanalyse, du père de la névrose si finement dessiné par Lacan dans « Les complexes familiaux ³ » : le père interdit, préside au destin, mais offre aussi l'exemple de son propre désir, d'une transgression pour lui-même. C'est ce second aspect, ce père du désir, qui retient toute l'attention de Lacan. Il est vrai que même Freud a un père. Et une mère aussi d'ailleurs... Il est donc certain que Freud naît dans le bain d'une tradition, dans les eaux du jeu talmudique. Peut-être même en tire-t-il un destin de ségrégation pour et par le mouvement psychanalytique, après lui. Après Freud, la psychanalyse est peut-être un déluge réservé à certains et interdit à d'autres, programmé par Freud lui-même. Quel exemple de transgression pourtant ! J'en conclus qu'il y a certainement un naturel philosophe, mais qu'on ne naît pas analyste. L'ascèse analytique nous enseigne que ce n'est pas si facile, l'analyse, et que cette difficulté est pour tous. Le bébé de Freud et l'eau du bain, c'est quand même pas pareil ! C'est pourquoi rappeler que Freud est laïque, comme l'a fait récemment C. Soler ⁴, s'impose bien sûr, une fois soulignée son affinité avec le déchiffrement des interprètes de l'Écriture et avec la lettre, inscrite hors sens par les Phéniciens sur les lots de marchandises pour faciliter le commerce. C'est dans *Encore* et dans la conférence « Introduction aux Noms-du-Père », sur laquelle je reviendrai.

Ouvrir le troisième coffret

Freud transgresse donc. Il l'ouvre. Sur l'inconscient. Sur la « réalité sexuelle » et sa « mise en acte », d'après la formule reprise dans *Les Quatre Concepts* ⁵. Précisément là où, du côté de Yahvé, l'ignorance sur le sexe est une passion vraiment féroce, selon *L'Envers de la psychanalyse* ⁶. Précisément là où la religion ne cesse pas de ne pas crever, de couvrir par ses rituels ce vide central du sexe qui n'est qu'à respecter, suivant *L'Éthique de la psychanalyse* ⁷ : si on le respecte, ce vide, si on n'y répond que par le respect, on n'en use pas. « Le motif du choix des coffrets » ne parle de rien d'autre : de l'oracle d'un coffret qu'il n'y aurait pas à respecter, mais à ouvrir. C'est au cœur de notre question commune : « coffret », signifiant de la ségrégation des sexes en effet. Un homme doit choisir un coffret entre trois. Dans

chacun, une femme, une déesse est enfermée, avec sa jouissance. Et Freud interroge : Pourquoi ? Pourquoi, à tous les coups, est-ce la troisième qu'il faut choisir ?

Un homme peut-il espérer, par l'analyse, passer de la ségrégation des sexes à une rencontre, un nouvel amour, qui serait le choix obligé de la troisième ? Ce choix du troisième coffret, où une femme est à prendre, est le choix de la parole, mais aussi du destin, de l'assomption de la mort et de l'amour. De quoi s'agit-il ? Le troisième coffret est toujours le point d'arrivée d'un devoir. C'est donc cette version du *Wo es war soll Ich werden* – là où ça est je dois advenir – que j'interroge ici. Devoir, advenir, destin : ces signifiants sont repérés par Freud dans la figure mythique de la Parque enfermée dans le troisième coffret. J'ai dit « coffret », signifiant de la ségrégation des sexes : quelle ouverture nouvelle est donc possible pour la prise de la parole adressée à une femme ?

La femme secrète du troisième coffret ne fait que chuchoter. Mutique comme le désir qui fait parler, elle invite à parler celui-là même qui s'apprête à l'ouvrir. Il y va du désir et de l'amour d'une femme. On entend ça souvent, la contingence de la rencontre permise par l'analyse : ça peut être la même, une autre... Suspens. Joker ! Je me rabats donc sur une question : comment l'analyse en crée-t-elle les conditions à partir de ce qui fait butée sur le mur du langage et de l'Un tout seul qui advient de cette butée ?

Les femmes, on les diffame et les enferme. Plus comme au temps de Freud, certes, mais ça arrive encore. Tels des oiseaux dans des cages, des perles ou des bijoux dans des coffres. Autant d'enfermements que certains bâtissent en miroir de leurs propres forteresses intérieures, qui les ferment au désir. Un nouvel espoir est-il permis, d'ouvrir ces édifices à la Vauban et d'abattre des murs ? Que se passe-t-il donc lorsqu'un homme ne désire plus le manque inaccessible, indéfiniment reculé au-delà d'une limite à ne sur-tout pas franchir ? Et qu'il en passe par le choix d'ouvrir un des coffrets ?

Qu'il s'agisse de Portia retenue par son père dans *Le Marchand de Venise*, du choix de Paris, de Cendrillon, de Psyché d'Apulée, c'est à chaque fois le coffret de plomb, le métal le moins précieux, la troisième femme simple et cachée, qui porte bonheur et satisfait le prétendant. Si on suit Freud, le mutisme de la troisième représente la mort, la déesse de la mort. Des trois Parques ou Moires, des trois déesses du destin, la troisième est Atropos, l'Inexorable. Freud l'associe au devenir, *werden*, au devoir, *soll*, et au chuchotement, inclus dans les variantes germaniques de la déesse de l'Inexorable. Le choix du prétendant à l'amour tombe donc sur la mort. Celle que pourtant personne ne choisit. C'est le paradoxe. Paradoxe qui,

pour Freud, signe l'inconscient, la substitution inconsciente de la déesse de la mort par la déesse de l'amour.

Telle serait la protestation de l'homme par la métaphore de l'amour : l'homme assume la mort lorsqu'il transforme l'inexorable en choix de l'amour, en choix de la femme qu'il faut. Un choix à la place de la nécessité. On arrive donc droit au roc de la castration, au point de butée freudien de la fin de l'analyse. À la statue du Commandeur. À la protestation virile contre l'assujettissement à un homme plus fort et à la mort qui menace.

D'où ma question : faut-il y voir un message inversé sur le choix de l'amour, en lieu et place de l'inexorable absence du rapport sexuel ?

L'amour ouvert au désir

La formule est dans *Encore* : « Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour ⁸. » On ne veut rien savoir du savoir inconscient et c'est quand ce je n'en veux rien savoir « apparaît suffisant que vous pouvez [...] vous détacher normalement de votre analyse ⁹ ». Mais qu'est-ce qui fait que ça satisfait, que c'est assez ? Répondre l'amour est insuffisant. Il y est dans le transfert. C'est donc un autre quart de tour du discours analytique, au sein de ce discours, qui peut représenter un nouvel amour. Amour adressé cette fois-ci au-delà de la coïncidence de l'analyste avec le sujet supposé savoir et la cause du désir. Deuil de l'amour donc, comme condition d'un nouvel amour. Deuil de l'amour que l'oracle du choix du troisième coffret inverse, dans la substitution du choix de la mort par le choix de l'amour. C'est vers un autre, un ailleurs, un troisième coffret, que conduit la supposition d'un sujet au savoir et d'une cause au désir. Comparé par Alcibiade à une statue de Silène enfermant elle aussi un dieu ou un objet précieux, Socrate renvoie Alcibiade à Agathon donc à son propre désir, pour qu'il s'en soucie. Je ne vois dans ce renvoi que l'amour du désir ¹⁰.

Cela dit, le hoquet d'Aristophane n'est jamais loin de se faire entendre dès qu'on parle d'amour, surtout quand la littérature se charge de nous faire croire qu'on peut en crever. Benjamin Constant fait ça très bien dans *Adolphe*, écrit avec le souvenir de sa liaison avec Madame de Staël : on pleurait à chaudes larmes, paraît-il, lorsqu'on lisait en public la mort d'Ellénore ¹¹. Pourtant ça tombe un peu des mains à la fin et on n'est pas loin de sourire. Mais l'amour ne serait pas seulement l'autre série, jusqu'au comique, à côté du désir. Ce serait aussi un autre amour, celui qui introduit un nouveau rapport au désir : à chaque quart de tour, un nouvel amour d'après *Encore*.

À l'adolescence, à l'âge où on lit *Adolphe* justement, il y en a un joli, de quart de tour. Il réactive une première suppléance au trauma infantile,

tout en orchestrant la rencontre avec le corps de l'autre. C'est une deuxième prise de parole, un écho à l'entrée de l'enfant dans le langage, à la fois parlé, parlant et lieu où les signifiants viennent se loger, imprimer leur marque de jouissance, d'après la conférence sur le symptôme¹². L'éveil du désir adolescent n'est plus le corps-à-corps où l'enfant naît au désir en introduisant l'objet du besoin dans l'appel au désir de la mère. Mais les premières expériences de plaisir sexuel ne révèlent pas l'Un d'une jouissance fusionnelle : plutôt la solitude des jouissances, du trop, entamé par le désir d'un nouveau manque. Donc désir de désir à l'horizon de l'angoisse, du manque de manque.

Lacan évoque cela dans la conférence « Introduction aux Noms-du-Père » que j'ai déjà évoquée : « L'orgasme est en lui-même angoisse, pour autant que le désir est à jamais séparé de la jouissance par une faille centrale¹³. » Que sont alors les moments de « paix », de « fusion », où on est « content » de l'autre ? Verdict de Lacan : « L'alibi phallique par lequel une femme se sublime, en quelque sorte, dans sa fonction de gaine, mais où quelque chose qui va plus loin reste infiniment au dehors¹⁴. » L'alibi, c'est le semblant, l'aspect de discours amoureux, qui opère pour la convenance des corps.

Si on suit cette conférence, se faire de l'œil entre amoureux n'est pas sans danger. Avec l'objet *a* au niveau scopique, le sujet reste captif de la fonction du désir : le sujet croit désirer en se voyant désiré, mais ne voit pas que l'Autre veut lui arracher son regard. Les sœurs Papin n'ont pu faire autrement : tenter de résoudre « l'énigme humaine du sexe » en arrachant la solution, les yeux, au corps de l'Autre. L'œil est à castrer dans le mythe d'Œdipe. Et quand l'image de l'Autre apparaît privée de son regard, c'est « l'angoisse la plus basale », avec une pente mortelle, jusqu'au passage à l'acte. L'objet agalmatique est donc un leurre : « Tu poursuis ton image, fais ton deuil de cet objet, qui n'est pas de visée mais de cause mortelle¹⁵. »

S'ouvrir d'une faille

Quant à la voix, le troisième coffret d'une femme mutique, c'est « le sujet d'avant la question », dit Lacan, avec l'Autre comme lieu où ça parle¹⁶. Et, de la voix, je reviens à la question adressée au père de la névrose, par qui s'inscrit le symbolique. Il y a ce mythe de la jouissance du père primordial, où reste voilée la question de son désir. La névrose se définit donc comme « fuite devant le désir du père, auquel le sujet substitue sa demande¹⁷ ». En effet, la faute du père, dans la fleur de son péché, sur une scène primitive qu'il n'y a pas, est tant de fois recouverte et remise en jeu.

C'est un peu désespérant à la longue. On peut croire que cette faute du père, si elle existe, est une faute d'honneur : baisser la tête sur le trottoir, comme le père de Freud, forcer je ne sais quel coffre-fort, transgresser les normes de l'échange de paroles, de femmes et de biens. Or ce n'est qu'une faute contre son propre désir. Le vœu de mort, si souvent recouvert lui aussi par l'amour, vient recouvrir à son tour la même faute : celle de frapper son propre désir en frappant le père, déjà en dette avec le désir qui est le sien. Père, ne vois-tu pas que je brûle ? Telle est la reprise de dette qui forge la névrose et qui, aperçue, ouvre vers un autre désir, un autre devoir, un choix de la troisième.

Dans l'analyse, on parle avec le corps. Les mots qui y sont pris sont descellés et adressés, en traversant la voix. Comment une nouvelle prise de parole pourrait-elle permettre l'éprise, la rencontre, la contingence ? Cela ne peut opérer comme dans l'analyse. Convoqué dans les entretiens préliminaires, le corps annonce ensuite le défilé des signifiants. Mais sous une espèce de sublimation. La cascade des signifiants liés au corps peut rejoindre une jouissance de la voix, un corps-à-corps hors sens dans la *motérialité* sonore. La distance obsessionnelle ne peut qu'être surprise de cet éveil des mots arrachés au corps. Puis du corps-à-corps avec la voix de l'analyste. Aucune chance de s'endormir, même allongé. Surtout quand la découverte de l'équivoque a pu introduire la petite faille, l'ouverture à partir de laquelle le château fort se craquelle pas à pas. Au point qu'il est possible de découvrir que c'est cette faille qui est la cause précieuse. Cause à partir de laquelle se tenir dans l'existence. Cause d'où les murs et autres rideaux de fer peuvent être abattus.

Y a-t-il là une ouverture vers le désir de l'analyste ? Lacan ne manque pas de nous rappeler dans *L'Envers* que c'est à l'analyste, et à lui seulement, que s'adresse le *Wo es war soll Ich werden*¹⁸.

Un *joke* pour finir à défaut de *joker*, qui est une variante du choix des coffrets, passé à la moulinette de l'humour juif.

Question :

Quelle est la différence entre un non-juif, un ashkénaze et un séfarade ?

Réponse :

Un non-juif a une maîtresse, une femme, et il préfère sa maîtresse.

Un ashkénaze a une maîtresse, une femme, et il préfère sa femme.

Un séfarade a une maîtresse, une femme, et il préfère sa mère.

Voilà de quoi désangoisser un peu celui qui se demande s'il a fait le bon choix ! Présenté ainsi, aucun choix n'est possible... Faut-il en déduire que l'oracle du choix de la troisième n'est qu'un mythe de plus ? Un petit rien sur lequel serait bâti tout mon texte ? On peut bien se dire qu'il n'y en a pas, de troisième... Qu'il y aurait seulement, peut-être, la rencontre contingente avec une, avec laquelle l'amour de son inconscient a chance de résonner. Cela dit, pour s'en apercevoir, il faut quand même l'ouvrir, le troisième coffret !

Mots-clés : déségrégation, castration, nouvel amour, fin d'analyse, contingence.

* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations » à Paris le 20 décembre 2018.

1. ↑ S. Freud, « Le motif du choix des coffrets » (1913), dans *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2003, p. 61-81.
2. ↑ J. Lacan, « Motif du crime paranoïaque : le crime des sœurs Papin », *Le Minotaure*, n° 3-4, Paris, A. Skira, 1933-1934, p. 11.
3. ↑ J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » (1938), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 23-84.
4. ↑ C. Soler, « Comment Lacan parlait-il de la ségrégation ? », *Mensuel*, n° 128, EPFCL, Paris, décembre 2018, p. 20-30.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 133.
6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 155-163.
7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 155.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 44.
9. ↑ *Ibid.*, p. 9.
10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 215.
11. ↑ B. Constant, *Adolphe* (1816), Paris, Les classiques de poche, 1988.
12. ↑ J. Lacan, Conférence « Le symptôme », centre Raymond de Saussure, Genève, 1975.
13. ↑ J. Lacan, « Introduction aux Noms-du-Père » (1963), dans *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 80.
14. ↑ *Ibid.*, p. 80.
15. ↑ *Ibid.*, p. 83.
16. ↑ *Ibid.*, p. 86.
17. ↑ *Ibid.*, p. 90.
18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 59.